

**Leibniz**  
**L'espace et le temps chez Leibniz**

Daniel Dauvois

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)**

Il n'y a point d'exposition canonique, continue ou exhaustive, chez Leibniz, de l'espace et du temps mais des notes dispersées dans certaines correspondances (à de Volder, à des Bosses, avec Clarke), des dialogues comme les *Entretiens de Philarète et d'Ariste* ou les *Nouveaux Essais*. Au travers de ce corpus la question de l'espace semble nettement privilégiée, le temps n'étant souvent traité que par analogie. Or cela se tourne assez aisément en paradoxe : en effet, l'espace, avec ses traits extensifs et quantitatifs, ne paraît concerner que les phénomènes et non les êtres, selon Leibniz ; dans la vérité ontologique des choses, il n'est donné que des monades, des substances douées de spontanéité interne, d'une force primitive qui détermine une tendance permanente au changement, de sorte que le successif de ces changements développe en série la loi qui fait l'individualité même de cette monade. Cette force, inscrite en chaque monade au temps de la création et par laquelle elle devient susceptible d'exprimer tous les prédicats contenus en l'entendement divin dans sa notion complète, est une pure virtualité interne : la monade est sans porte ni fenêtre, elle développe à partir de soi et sans aucun rapport à ce qui pourra se nommer une détermination d'extériorité. Il n'est rien de spatial dans les êtres, mais le temps semble en revanche s'y inscrire intimement, comme par une bénédiction divine qui convertit en puissance singulière d'auto-développement la diversité infinie de la notion complète. L'espace et ses rapports d'extériorité n'expriment pas ou expriment mal cette

spontanéité tout intérieure que le temps semble quant à lui pouvoir mesurer. Pourtant Leibniz détaille bien davantage le premier ordre que le second, et il soumet ce dernier au régime expressif de l'analogie. De là, nous nous donnons un double objectif : comprendre comment l'espace leibnizien ne se réduit pas à des rapports extensifs d'extériorité mutuelle, qui seraient à la rigueur des conditions d'interaction entre les êtres mais non pas d'autodéveloppement ; comment la place du temps dans la pensée leibnizienne ne se réduit pas à ce régime analogique d'un brillant second. Nous allons chercher enfin à saisir la fonction de ces concepts dans leur usage conjoint, et qui se dessine aux articulations délicates du système, où ces deux ordres, des coexistants et des successifs, interrogent le fait de la création, la notion de compossibilité, voire celle de liberté. Nous ne suivrons pas les variations de terminologie comme de définition que la dispersion au fil des textes leibniziens ne manque pas d'induire, mais nous serons cependant attentifs au détail des expressions, dont la négligence<sup>1</sup> conduit aisément à des faux-sens.

Les définitions leibniziennes sont bien connues : ordre des coexistences possibles pour l'espace ; des successifs inconsistants pour le temps<sup>2</sup>. Elles s'entendent plus facilement au travers de leur opposition d'une part à l'identification essentielle de la substance matérielle et de l'espace à l'étendue, chez Descartes, d'autre part au détail de la coordination entre physique et métaphysique, qui ressort de certains textes de Newton et de ses disciples (le point du *sensorium Dei*, et plus généralement la conception des rapports entre les phénomènes physiques et leurs raisons métaphysiques). Contre Descartes, Leibniz conçoit une notion de l'étendue qui est phénoménale, dérivée, confuse, voire peu productive en géométrie, en raison de son identification abstraite avec la pure grandeur continue ; contre Clarke, il pense l'espace non comme un être ou une propriété de l'être, mais comme une idéalité, un ordre de relations que l'esprit aperçoit entre les choses et qui retomberait de soi au néant si cessaient les existences qu'il ordonne : l'espace n'est rien à part de ce qui est en lui, ce n'est pas le vase du monde ou un contenant permettant en sa permanence et son immobilité essentielles d'apprécier les mouvements absolus.

## 1. L'étendue n'est pas l'espace

Dans *l'Entretien de Philarète et d'Ariste*, ce dernier rappelle que l'essence des corps consiste pour les cartésiens dans l'étendue<sup>3</sup> et que l'étendue, l'espace, le corps sont une même chose<sup>4</sup>. On précisera que l'étendue, chez Descartes, forme l'attribut principal de la substance matérielle et que l'idée d'étendue est particulièrement claire et distincte jusqu'à former une notion primitive<sup>5</sup>, de ce qu'elle ne contient en effet que ce qu'elle propose manifestement, à savoir la plénitude de parties mutuellement extérieures les unes aux autres (*partes extra partes*) dont la continuité garantit que rien n'en a pu être dérobé à la représentation. Tout l'apparaître

<sup>1</sup> Ainsi Leibniz reprend rudement Clarke (*Correspondance Leibniz/Clarke*, ed. Robinet, Cinquième Ecrit, § 104) pour avoir confondu un parler galimatias avec une juste formule, en l'occurrence ordre ou situation avec ordre des situations. Nous verrons qu'en effet il ne faut point confondre l'idéalité de l'espace, que le génitif exprime par la distance qu'il évoque, avec la réalité de la situation des coexistants.

<sup>2</sup> Avec quelques précautions de lecture, une introduction aux positions de Leibniz, avec l'avantage d'une présentation synthétique et ramassée, pourrait être rencontrée dans *l'Ontologie* de C. Wolff (*Philosophia prima sive ontologia, Pars II, sectio I, cap. 2 : De extensione, continuitate, spatio et tempore*, ed. J. Ecole, Olms, 1977, §§ 548-616).

<sup>3</sup> Nous citons d'après l'édition Gerhardt (voir *in fine* le développé des abréviations), GP VI, 580. Cette formule a l'avantage de ne pas convoquer le point cartésien délicat du degré ontologique des corps, qui sont ou bien des substances, ou bien des modes.

<sup>4</sup> GP VI, 583

<sup>5</sup> Lettre à Elisabeth du 28 juin 1643 (AT III, 691, 24-26). Cette notion primitive est toutefois mieux connue par l'entendement aidé de l'imagination, celle-ci permettant la représentation des parties d'espace continues et mutuellement extérieures (les *partes extra partes*).

sensible des corps doit se résoudre en déterminations d'étendue, de figure et de mouvement, dont la géométrie analytique déploie la connaissance<sup>6</sup>.

Selon Leibniz, l'étendue est un abstrait qui réclame le sujet auquel elle est relative, à savoir un étendu. Comprenons que la pure grandeur homogène et continue n'est plus l'objet d'une idée simple, ni absolue, ni si distincte ; elle ne représente plus le corps ramené à son essence, et, parce qu'elle est passive, encore moins exprime-t-elle, sinon de façon très dérivée, l'activité de la substance. On a affaire à une *notionem resolubilem et relativam*<sup>7</sup>. L'étendue est *résoluble* ou *analysable* en notions plus primitives, comme la multiplicité, la continuité, la coexistence<sup>8</sup> ; elle est relative à un sujet phénoménal, l'étendu. Considérons ces deux points.

L'étendue n'est pas une idée claire et distincte, comme Leibniz le répartit à Arnauld<sup>9</sup> : elle se résout en multiplicité possible continue de choses coexistantes<sup>10</sup> ; abstraitement considérée, elle regarde le possible, c'est-à-dire qu'elle offre la possibilité de découpes multiples dans l'étoffe homogène de la grandeur continue, dont la réunion des unités prises de convention fait la pluralité. Dans l'étendue, ces parties qu'on peut distinguer sont continues et indéfiniment divisibles, ce qui ouvre aux difficultés de la composition du continu<sup>11</sup>. En outre, un corps s'il était fait de telles parties indéfiniment divisibles serait sans être, puisqu'il n'y aurait point de véritable unité pour entrer dans sa composition et ce ne serait pas même un phénomène. On sait que ce qui n'est pas *un* être n'est pas un *être*<sup>12</sup>, partant que les corps sont seulement des êtres d'agrégation qui supposent les simples, et dont l'unité est faite par notre esprit ; il faut que l'esprit y mette du sien pour que soit donné du continu, tout dans la nature étant actuellement subdivisé à l'infini. L'étendue comme multiplicité continue ne peut ainsi constituer aucune substance<sup>13</sup>.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)**

---

<sup>6</sup> On nuancera cette clarté et distinction de l'idée d'étendue, dont l'intuition adjoint l'imagination, et donc la considération des images, à l'entendement. On retournera, sur cette question, au remarquable article de Jean Laporte « La connaissance de l'étendue chez Descartes » qui s'oppose à la thèse de Léon Brunschvicg sur la réduction des *partes extra partes* aux opérations analytiques de la nouvelle géométrie, autrement à la pleine intelligibilité de ce qui est spatial et corporel.

<sup>7</sup> GP II, 169 (à de Volder, 24 mars 1699).

<sup>8</sup> *Ibid.*, GP, II, 169 : « [extensionem] resolvitur enim in pluralitatem, continuitatem et coexistentiam, seu existentiam partium tempore uno eodemque ». On remarquera la présence du temps dans l'explicitation de la coexistence, qui le place dans la définition même de l'espace. Nous revenons *in fine* sur cette unité de l'espace et du temps.

<sup>9</sup> Lettre du 28 novembre – 6 décembre 1686, ed. Prenant, p. 185.

<sup>10</sup> GP II, 195.

<sup>11</sup> *Ibid.*, lettre à Arnauld, ed. Prenant, p. 185

<sup>12</sup> la formule, notoire, est en la lettre à Arnauld du 30 avril 1687.

<sup>13</sup> DM § 12.